Document généré le 19 avr. 2024 09:03

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La forêt

Agathe Génois

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14371ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Génois, A. (2004). La forêt. *Moebius*, (102), 35–36.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Agathe Génois

La forêt

Il y a une présence aussi quand je vais dans la forêt derrière le chalet. Seulement, pour qu'elle soit là, il faut que j'y aille toute seule. Un jour, comme Christophe Colomb, je fais une grande découverte: là, en plein bois, soudain, un miracle. Il y a un étang, tranquille comme un miroir. Un endroit si beau et mes parents ne me l'avaient même pas dit! Ils ne doivent pas savoir. Je suis peut-être la première humaine à le voir, je me dis. Quand on arrive à l'étang, après le sentier aux fougères géantes, tout à coup il y a un silence comme je n'en ai jamais entendu. Un silence immense et très, très doux. J'y retourne souvent. Quand il y a de la visite au chalet, je me sauve à mon petit lac. Ce que les adultes disent pour ne rien dire, ça m'énerve. Je reste là des heures à tout absorber avec les yeux et les oreilles: les fougères géantes, la mousse sur les grosses roches, les reflets sur l'eau, la respiration des feuilles, le roucoulement du ruisseau. J'y vais surtout parce que ça me parle. La voix ressemble à celle qui vient du grenier. Aussi douce et calme. Ou sautillante et coquine. On rit souvent. On parle beaucoup, mais pas vraiment avec les mots. Alors je ne peux pas répéter ce que l'on se dit. Je sais juste qu'il y a une sorte de quelqu'un qui vit là. J'y vais de plus en plus souvent et je découvre la forêt tout autour. J'aime tellement la forêt qu'un jour je m'allonge sur la terre pour être plus proche encore, pour la sentir et lui parler. Me coucher par terre, revenir à la maison avec des taches sur les vêtements, me retrouver au même niveau que les tas de petites bibittes qui me font peur d'habitude, ce n'est rien. Je veux lui montrer à quel point je l'aime. J'ai peur que quelqu'un passe par là et me surprenne. Je le fais quand

même. La terre, ça sent bon très fort! Je lui parle de très près, à l'oreille. Je la remercie pour les arbres, le bruit du vent dans les feuilles, le ruisseau, le petit lac, les fougères plus grandes que moi, les nuages, le ciel bleu. Je dis merci aussi d'avoir mis tout ça au même endroit. Et près de chez moi en plus. Je me mets à pleurer. Je ne sais pas pourquoi. Je me sens comme si je parlais à mon amour qui va s'en aller pour toujours, comme dans un film que j'ai vu.

Quelques jours plus tard, à la télévision, un Amérindien dit que les arbres et les roches aussi sont des êtres vivants. Lui aussi il leur parle. Il les embrasse, parfois. Comme moi. C'est la première fois que j'entends un adulte dire ce genre de choses. Alors ils savent? Pourquoi personne ne m'en a parlé avant? Avant de tuer un ours pour nourrir sa famille, l'Amérindien lui demande la permission et lui explique pourquoi il va mourir. Il dit que quand on fait mal à la Terre, c'est à nous que nous faisons le plus mal. Plus il parle, plus je me sens libérée d'un trop grand secret pour moi toute seule. À l'école, on dit que les «sauvages» sont méchants et qu'ils ont torturé les missionnaires. Je ne le crois pas. Si c'est vrai, on devrait nous expliquer ce que les prêtres leur avaient fait avant. Ça devait être pas mal grave!